

Pascal BOUCHEZ

# Philosophe et autres animaux

Anthologie pour une zooéthique

Editions du Bivouac

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2874-2

© Pascal BOUCHEZ

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Contexte

« Là où il y a danger, croît également ce qui sauve »<sup>1</sup>.

Lorsque ces mots, empruntés à Hölderlin, prirent place, en 1954, dans *La question de la technique*, Heidegger s'efforçait d'identifier l'essence de la culture technicienne, techniciste et technocratique, dont il décrivait la désorientation et la dérégulation.

Il s'agissait alors de souligner le caractère paradoxalement salutaire de l'excès, comme étape nécessaire à une prise de conscience, en vertu de laquelle la réalité naturelle cesserait d'être appréhendée comme réserve de marchandises exploitables, et qu'apparaisse enfin l'improbabilité mystérieuse de son existence.

Au cœur de ce stock *ar-raisonné*,<sup>2</sup> constitué d'inerte et de vivant : l'Animal. Être protéiforme, dont l'existence tient du simple concept, tant la variété

---

<sup>1</sup> La question de la Technique, in *Essais et Conférences*, p. 38, éd. Gallimard, Martin Heidegger

<sup>2</sup> Ibid., pp 26-48

s'oppose à l'unité dans laquelle l'enferme un mot, par lequel l'Humain met et tient à distance tout ce qu'il ne veut pas ou ne plus être.

Marchandise parmi les marchandises, produit d'un système d'exploitation et de production devenu sa propre raison d'être, l'Animal incarne à ce jour l'apogée d'un processus de réification engagé depuis longtemps, en raison duquel il s'apparente, selon nos seules préférences, à un produit stocké, morcelé, vendu et consommé, ou combattu et éliminé.

Mais, là où il y a danger, croît également ce qui sauve...

L'émergence d'une conscience de la souffrance animale ainsi que la question de son statut moral s'enracinent en amont de l'effroi et du dégoût symptomatiques de ce point de bascule, où se tient aujourd'hui l'humanité. Sommés de changer de paradigme, nous voici parvenus à la germination de ce qui fut semé et cultivé tout au long d'une histoire partagée entre méfiance, défiance et fraternité à l'égard l'Animal.

En témoignent les textes de cette anthologie chronologique, conçue comme un parcours évolutif de la pensée, durant lequel idées et concepts s'interpellent pour nous inviter à repenser notre relation aux autres animaux.

## **L'homme : un animal...comme les autres ?**

### 1

Comme toute forme de morale, la *zooéthique* suppose une reconnaissance et une estime de l'autre en tant qu'*alter ego*. D'où l'incontournable question : l'homme est-il fondamentalement différent de ceux qu'il appelle sans nuance ni distinction « les animaux » ? Cette désignation collective exprimant l'irréductible distance établie entre nos congénères et l'ensemble des autres êtres animés.

Platon puis Aristote répondent. Ce dernier saisissant l'occasion de se démarquer une nouvelle fois de son maître par le biais d'une référence évidente au mythe de Prométhée, revisité par Platon afin d'exposer les spécificités humaines.

« C'était le temps où les dieux existaient

déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Epiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Epiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution : " Quand elle sera faite, dit-il, tu inspecteras mon œuvre." La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, ils donnent aux uns la force sans la vitesse ; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité ; à certains il accorde des armes ; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. A ceux qu'il revêt de petitesse, il

attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par là même. Bref, entre toutes les qualités, il maintient un équilibre. En ces diverses inventions, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propres à chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vides de sang. Ensuite, il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes de la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines ; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. A ceux-là, il donna une postérité peu nombreuse ; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Epiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière.

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, - car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service, - puis, cela fait, il en fit présent à l'homme. C'est ainsi que l'homme fut mis en



possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa : celle-ci en effet était auprès de Zeus ; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus ; en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables. Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaïstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaïstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol ».<sup>3</sup>

Mythologique, ce texte est aussi zoologique et cosmogonique. Par un récit « historique », Platon envisage l'apparition des espèces animales, leur cohabitation harmonieuse, bien que fondée sur la prédation, ainsi que la situation marginale et chaotique

---

<sup>3</sup> *Mythe de Prométhée, Protagoras* 320c-321d, Platon

des humains.

Le vivant, distinct du métaphysique préalable à la nature, en raison de sa mortalité, y est présenté comme une nécessité volontaire. Platon écarte en effet l'idée que la nature et ce qui, tout à la fois, l'occupe et la structure, puissent être la manifestation du hasard. L'ensemble des animaux, dont les hommes, incarnent un souhait divin et s'inscrivent donc, *a priori*, dans un processus de création parfait et harmonieux, appelé « cosmos ». Chaque être y a sa place et chaque place y accueille un être ; conformément à un principe d'équilibre où nulle espèce ne menace car ne domine les autres.

La perfection de ce projet divin connaît cependant un accident, qui, parce qu'il ne peut être imputé à Zeus, en raison de sa perfection, est présenté comme la bétise de deux frères, Prométhée et Epiméthée.

Titans, dieux de la première génération, ils ne possèdent pas la perfection des Olympiens et commettent des erreurs. Particulièrement Epiméthée, « celui qui pense après » ; sous-entendu, « après avoir agi ». Prométhée, « celui qui pense avant », bien qu'habituellement prudent, n'est pas en reste, coupable, quant à lui, de la confiance accordée à son frère, dont la création quasi parfaite comporte un oubli : l'homme.

Créature naturelle, animal parmi les animaux, il ne peut trouver sa place dans le cosmos en raison d'un

manque de qualités innées, capables de lui permettre de résister aux contraintes de son milieu. Marginalisé et condamné à disparaître, il n'a d'autre solution que de sortir de la nature et de tourner le dos à son animalité. Victime d'une négligence, il incarne bientôt la transgression et la trahison, dont les autres animaux auront à souffrir.

En lui donnant le feu et la raison, dérobés à Héphestos et Athéna, Prométhée transforme l'homme en un être hybride, qui, tout en conservant une origine et une dimension naturelles, devient concepteur d'artifices, animé par l'ambition *méta-physique* d'être un dieu dominateur. Il quitte une marginalité pour une autre, un excès pour un autre.

Bien que patente, l'homme ne peut assumer son animalité et doit y renoncer de manière tragique, comme le suggère la condamnation symbolique de Prométhée à un supplice quotidien.

Platon exprime, en somme, l'obligation salubre mais transgressive qui s'impose à l'humanité.

Car s'il semble proposer ce qui peut apparaître comme la première mise en garde écologique, il serait inapproprié d'attribuer à son récit une intention visant à renoncer à toute domination artificielle au profit d'une naturalité et d'une animalité absolue. Qu'il s'agisse d'une situation heureuse ou malheureuse, tout est affaire de destin. Platon n'en fait pas un

programme, un objectif souhaitable ou regrettable ; mais un simple constat : l'homme aurait pu être un animal comme les autres, parmi les autres, si la réalité n'en avait décidé autrement.

Il se contente donc d'entériner la rupture, la prise de distance originelle de l'humanité vis-à-vis des (autres) animaux. Il aurait dû et pu en être mais cela s'est fait autrement. Il faut en prendre acte et l'assumer.

Elève de Platon, Aristote s'en distingue néanmoins ; notamment par l'intérêt qu'il porte à la nature et aux espèces vivantes, dont il s'attache à fournir une description précise et zoologique.

L'homme y occupe « tout naturellement » une place de choix, destinée, au-delà des strictes descriptions anatomiques et physiologiques, à expliquer ce qu'on estime être sa spécificité la plus remarquable : l'intelligence.

« Ce n'est pas parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des êtres, mais c'est parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains. En effet, l'être le plus intelligent est celui qui est capable de bien utiliser le plus grand nombre d'outils : or, la main semble bien être non pas un outil, mais plusieurs. Car elle est pour ainsi dire un outil qui tient lieu des autres. C'est donc à l'être capable d'acquérir le plus grand nombre de techniques que la nature a donné l'outil de loin le plus utile, la main. Aussi, ceux qui disent que l'homme n'est pas bien

constitué et qu'il est le moins bien partagé des animaux (parce que, dit-on, il est sans chaussures, il est nu et n'a pas d'armes pour combattre), sont dans l'erreur. Car les autres animaux n'ont chacun qu'un seul moyen de défense et il ne leur est pas possible de le changer pour un autre, mais ils sont forcés, pour ainsi dire, de garder leurs chaussures pour dormir et pour faire n'importe quoi d'autre et ne doivent jamais déposer l'armure qu'ils ont autour de leur corps ni changer l'arme qu'ils ont reçue en partage. L'homme — au contraire — possède de nombreux moyens de défense, et il lui est toujours loisible d'en changer et même d'avoir l'arme qu'il veut et quand il le veut. Car la main devient griffe, serre, corne, ou lance ou épée ou toute autre arme ou outil. Elle peut être tout cela parce qu'elle est capable de tout saisir et de tout tenir. La forme même que la nature a imaginée pour la main est adaptée à cette fonction. Elle est, en effet, divisée en plusieurs parties. Et le fait que ces parties peuvent s'écarter